

**Serge Dupuis. *Plus peur de l'hiver que du Diable : une histoire des Canadiens français en Floride*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2016, 188 p.**

Jean Lamarre

Volume 17, Number 1-2, Fall 2016, Spring 2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1050796ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1050796ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1492-8647 (print)

1927-9299 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lamarre, J. (2016). Review of [Serge Dupuis. *Plus peur de l'hiver que du Diable : une histoire des Canadiens français en Floride*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2016, 188 p.] *Mens*, 17(1-2), 190–195. <https://doi.org/10.7202/1050796ar>

L'avant-dernier chapitre intitulé « Papineau et l'idée de nationalité » fait la genèse de ce que le célèbre parlementaire bas-canadien « a pu faire » à propos de l'émancipation, de la séparation et de l'indépendance du Bas-Canada. Lamonde rappelle les différentes fractures qui ont, entre 1823 et 1871, conduit à l'idée d'une « souveraineté possible » à l'intérieur d'un fédéralisme américain (p. 186, 196). Cette posture politique serait « inévitablement un révélateur du type de colonialisme pratiqué par l'Angleterre au XIX<sup>e</sup> siècle » (p. 194).

Le dernier chapitre, « La référence à Jefferson et la culture états-unienne de Papineau », constitue un rappel des moments clés dans l'évolution du « credo politique » du chef patriote vers son adhésion à la pensée républicaine américaine par l'entremise des actions des Washington, Jefferson et Jackson.

Yvan Lamonde souhaitait dissiper le nuage de brume qui recouvre, encore aujourd'hui, la mémoire de Papineau (p. 9). Le pari est gagné. Il a notamment fait deux mises au point fondamentales : il a expliqué et remis en contexte la conception de la nationalité du chef patriote, puis sa définition de la responsabilité législative en régime démocratique. À la lumière de l'historiographie récente, il était primordial de remettre les pendules à l'heure.

— Julie Guyot

Département d'histoire  
Cégep Édouard-Montpetit

**Serge Dupuis. *Plus peur de l'hiver que du Diable : une histoire des Canadiens français en Floride, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2016, 188 p.***

Les différents aspects de la grande migration qui a mené près d'un million de Canadiens français vers le Nord-Est et le Midwest des États-Unis entre 1840 et 1930 sont maintenant bien connus. Les études d'Yves Roby, de Bruno Ramirez, d'Yves Frenette et du duo Éric Waddell et Dean Louder ont, entre autres, permis d'évaluer de manière précise les différentes articulations sociotemporelles de ce large mouvement qui demeure un événement majeur de l'histoire

du Québec aujourd'hui encore trop souvent méconnu par la population en général.

Serge Dupuis propose le résultat de ses recherches doctorales qui portent sur un aspect certes connu, mais jusqu'ici mal documenté de cette grande aventure migratoire des Canadiens français, soit leur présence dans la péninsule de la Floride. Évidemment, la volonté de fuir l'hiver pour rechercher la douce chaleur du Sud constitue la principale motivation des Canadiens français. Mais Dupuis va plus loin et pose un regard tout en nuances sur ce phénomène afin d'en révéler les différentes facettes, contribuant ainsi à illustrer la mobilité proverbiale des Canadiens français sur le continent nord-américain.

Pour aborder la présence des Canadiens français en Floride, Dupuis décortique le processus migratoire et identifie quatre types de « migrants », soit les colons, les touristes, les immigrants et les hivernants. Pour chacun d'eux, l'auteur analyse leurs motivations à se rendre en Floride, leurs caractéristiques et leur niveau d'intégration sociale pour ainsi saisir la dynamique particulière, voire unique qui marque le fait français dans la région de la Floride.

Dans un premier temps, Dupuis présente le cadre géographique et historique dans lequel prend place la mouvance des Canadiens français qui mène à la Floride. Il souligne que jusqu'en 1940, leur présence a été insignifiante, comptant au mieux quelques milliers d'individus. Néanmoins, dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, des Canadiens français participent à la colonisation de la péninsule. En 1819, année où les États-Unis acquièrent le territoire de la Floride des mains de l'Espagne, on retrouve dans la région des Canadiens français qui sont attirés par les occasions d'emploi dans l'industrie forestière et par les terres fertiles et peu coûteuses. Toutefois, le climat social est peu propice à une migration majeure de leur part. Dès l'acquisition de la Floride par le gouvernement américain, ce sont surtout les planteurs esclavagistes des États limitrophes qui s'empressent de prendre possession des terres, créant ainsi des tensions sociales avec les Sémioles, qui habitent depuis longtemps le territoire. Il faut donc attendre la fin de la guerre civile aux États-Unis (1861-1865) pour que débute

la migration saisonnière des Canadiens français vers les moulins de la péninsule, une migration qui se maintiendra jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Malgré des effectifs réduits, une communauté canadienne-française prend forme, particulièrement dans le comté de Dade, qui englobe la ville de Miami, un point d'ancrage qui deviendra la principale destination des immigrants canadiens-français après 1945. Mais leur intégration sociale et culturelle s'effectue rapidement.

La deuxième vague de migration canadienne-française vers la Floride, celle-ci temporaire, provient d'une tout autre catégorie d'individus. Il s'agit de touristes qui veulent profiter du climat tempéré et des avantages fiscaux qu'offre la Floride, qui est, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plus facilement accessible depuis qu'elle est desservie par une liaison ferroviaire. La Floride était déjà au cours du siècle une destination pour les nordistes qui désiraient prendre du repos dans un climat bienfaisant. Mais graduellement, la Floride devient une destination touristique qui plaît à certains Canadiens français, alors que des promoteurs américains mettent en valeur le potentiel touristique de la région. Il reste qu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, rares sont les Canadiens français qui ont les moyens financiers de se rendre en Floride. Ce sont surtout des membres de l'élite religieuse et politique qui s'exilent temporairement pour se ressourcer loin du froid. Parmi eux, on retrouve notamment l'abbé Henri-Raymond Casgrain, historien, critique littéraire et écrivain prolifique, et le premier ministre canadien-français, Wilfrid Laurier. Mais il faudra attendre le milieu du XX<sup>e</sup> siècle alors que les heures de travail sont réduites, que le nombre de jours de vacances augmente et que l'achat d'automobiles est plus répandu pour voir un nombre grandissant de Canadiens français de toutes conditions profiter des bienfaits de la chaleureuse Floride. En 1960, les Canadiens français représentent environ 30 % des touristes canadiens en Floride, et leur destination privilégiée demeure le sud-est de la péninsule, soit les régions de Miami et de Fort Lauderdale. Plusieurs d'entre eux ouvrent des restaurants et tiennent des motels servant en français une clientèle qui parle peu l'anglais et qui apprécie ce service.

Les immigrants, soit ceux qui ont décidé d'émigrer et de s'établir dans la péninsule, constituent une autre catégorie de Canadiens français présents en Floride. Ils partagent plusieurs caractéristiques avec les colons puisqu'ils y vivent en permanence. Ces immigrants sont souvent d'anciens touristes qui ont suffisamment apprécié les douceurs floridiennes pour décider de s'y établir de manière définitive. Au-delà du climat, deux éléments stimulent cette migration : la canalisation des estuaires pendant les années 1930 et l'ouverture d'une base d'entraînement pour les soldats qui se préparent à participer à la Seconde Guerre mondiale, qui offrent toutes deux de nombreuses occasions d'emploi. Selon les estimations de Dupuis, entre 1942 et 1968, près de 60 000 immigrants canadiens-français s'établissent dans la péninsule floridienne. Cette migration vient renforcer en quelque sorte la présence timide des Canadiens français dans les trois comtés du sud-est de l'État, faisant passer les effectifs canadiens-français à 1,5 million et la population de l'État entier à 5 millions.

Selon Dupuis, ces immigrants n'ont pas le même comportement que ceux qui ont émigré dans le nord des États-Unis. Alors qu'au nord, des institutions franco-catholiques solides ont été créées pour encadrer les émigrants, au sud, l'instabilité de la masse migrante et la diversité des champs d'intérêt ont pour effet de fragiliser les institutions, qui demeurent peu nombreuses. Certes, on crée des journaux francophones qui font souvent le lien entre le Québec et l'État du sud, des stations de radio qui diffusent des émissions en français, des églises qui offrent des messes en français ou des cérémonies bilingues. Mais ces institutions restent précaires. Cette catégorie de migrants ne semble pas désirer mettre en place des institutions qui transmettraient la culture canadienne-française aux générations futures. Il est toutefois étonnant de constater la haute proportion de résidents permanents canadiens-français qui parle le français à la maison. Signe de leur désir de vivre en marge de la société américaine, les Canadiens qui habitent les États-Unis en 1990 sont les résidents permanents qui, après les Britanniques, sont les moins enclins à demander la

citoyenneté américaine et semblent donc refuser de participer activement à la vie politique.

Enfin, la dernière catégorie de Canadiens français en Floride est formée par les hivernants. En ce qui concerne les Québécois, le phénomène remonte surtout aux années 1960. La principale raison qui incite les hivernants à séjourner en Floride est le climat. Si les immigrants font preuve d'une conscience collective limitée, les hivernants, à mi-chemin entre le touriste et l'immigrant, cherchent au contraire à créer un esprit communautaire. Vivant six mois au Québec et six mois en Floride, ces « résidents temporaires » mettent en place des institutions et organisent toutes sortes d'activités (soirées dansantes, jeux collectifs, cinéma) leur permettant de se rencontrer et de fraterniser. Selon Dupuis, ces hivernants constituent l'élément le plus dynamique de la présence canadienne-française en Floride encore aujourd'hui. Ils ont établi des institutions et se sont approprié un milieu. Ils demeurent profondément francophones, et cette communauté se régénère d'année en année par l'arrivée de nouveaux Québécois qui ont la certitude de se retrouver dans un milieu francophone et culturel familier. Selon les dernières estimations disponibles, les Canadiens français représenteraient entre 25 % et 35 % des visiteurs canadiens, soit entre 110 000 en 1987 et 150 000 en 1993.

Cette étude unique et très fouillée présente toutefois quelques faiblesses. Le premier chapitre, qui relate l'évolution historique de la Floride, d'abord espagnole et ensuite américaine, est long et sans grand intérêt dans le cadre de la problématique centrale qui anime l'auteur. Aussi, il aurait été intéressant de déterminer comment les premiers Canadiens français ont eu vent des occasions d'emploi dans l'industrie forestière. Serait-il possible d'émettre l'hypothèse que certains entrepreneurs forestiers venaient du nord des États-Unis et employaient déjà des Canadiens français expérimentés dont l'expertise aurait été indispensable pour exploiter convenablement une nouvelle région ?

Néanmoins, cette étude a le grand mérite de décortiquer la présence canadienne-française en Floride, d'identifier et de définir

les différents types de « migrants ». Ce faisant, Dupuis a permis de préciser la nature de la présence canadienne-française en Floride. Mais il a surtout permis de comprendre pourquoi la solidarité sociale, qui a été rencontrée dans les communautés des « Petits Canadas » plus au nord, ne s'est jamais véritablement manifestée dans la péninsule. Trop d'intérêts différents et trop peu de permanence ont mené à la création d'une nuée de communautés canadiennes-françaises, dispersées et ayant des objectifs de vie bien différents. Certes, il y a eu des concentrations, mais elles ont été peu denses, rarement dynamiques à longueur d'année, si bien que les solidarités se sont exprimées davantage en termes de voisinage qu'en termes de communauté élargie et solidement structurée.

— Jean Lamarre

Département d'histoire

Collège militaire royal de Kingston

**Monique Brunet-Weinmann. *Le souffle et la flamme : Marie-Alain Couturier au Canada et ses lettres à Louise Gadbois*, Québec, Éditions du Septentrion, 2016, 333 p.**

Parmi les ressortissants français présents à Montréal durant la guerre, il serait difficile de trouver un visiteur de l'Hexagone dont l'influence sera plus marquante que celle du dominicain Marie-Alain Couturier. Arrivé dans la métropole en mai 1940, à l'invitation du philosophe Étienne Gilson, il se lie rapidement d'amitié avec les membres influents de la Contemporary Arts Society (dont John Lyman, Alfred Pellan et Paul-Émile Borduas) et joue un rôle clé dans la bataille qui oppose les tenants de l'art vivant à l'académisme. Déjà convaincu que l'art promu par les sulpiciens de la métropole ne saurait répondre aux attentes spirituelles de la société moderne, n'hésitant pas à s'aliéner l'élite cléric-traditionaliste qui l'a convié, Couturier, tout en se montrant favorable aux traditions populaires et à l'artisanat, en vient à voir dans le pouvoir de l'abstraction picturale la forme d'expression contemporaine la plus haute. Mis en contact direct avec